

LE CATHOLISME EN EUROPE APRES LA GUERRE

Les répercussions politiques et économiques appelées à suivre la guerre d'Europe feront époque dans l'histoire de l'humanité; mais les répercussions morales et intellectuelles ne seront pas moins remarquables ni moins profondes, et au nombre de celles-ci il semble que, dès à présent, on puisse tenter de préjuger de l'empreinte que les événements de ces deux dernières années laisseront sur les consciences religieuses. A envisager aujourd'hui que la condition du catholicisme en Europe, la guerre amènera une évolution dont tout esprit observateur peut découvrir les prémices dans des circonstances antérieures à la crise actuelle, mais qui seraient restées à l'état latent pendant encore plus ou moins d'années, en attendant qu'intervienne l'événement imprévu qui réagirait virtuellement sur un état de choses qui a cessé, depuis près d'un demi-siècle, de répondre à la franchise et à la logique que la solution des questions confessionnelles exige, par essence, d'une part, de la droiture des caractères et de l'indépendance des âmes et, d'autre part, de l'esprit politique des nations et de leurs gouvernements.

Disons tout d'abord, en matière de préambule qu'en Angleterre et en France, mais surtout dans une notable partie du public français, dont le cadre reste à la base de cette sommaire étude, il y a tendance à rendre l'Empereur Guillaume seul responsable de la guerre actuelle. C'est là une erreur qu'il convient de détruire. Le peuple allemand, tout entier, a voulu la guerre. Depuis longtemps celle-ci était considérée comme nécessaire au développement de l'Allemagne et, par conséquent, désirée par tous les partis. Il suffisait de séjourner quelque peu en Allemagne et d'étudier avec soin l'état d'esprit dans toutes les classes de la société, depuis les professeurs des universités jusqu'aux ouvriers et paysans, pour se rendre compte de la formidable préparation à la guerre entreprise au delà du Rhin. Malheureusement on ne tenait pas ceux qui s'étaient rendus compte de cette mentalité si contraire à la mentalité française. En particulier, lorsqu'elles appartenaient à un parti ayant une croyance ou un idéal supérieurs aux contingences ordinaires, comme les catholiques ou les socialistes, certaines bonnes âmes ont eu la dangereuse illusion de croire qu'une étincelle de ces idées supérieures peut encore subsister en Allemagne, chez les tenants de ces mêmes partis. Il n'y a lieu de parler ici des socialistes, qui se sont montrés les plus fougueux soutiens de l'impérialisme et du militarisme allemand; mais, à l'examen des faits, on constatera qu'en ce qui concerne les catholiques d'outre Rhin, ceux-ci n'ont pas hésité, au mépris des lois fondamentales de la morale chrétienne, à se ranger parmi les adeptes de la force primant le droit.

Les vieux soldats du droit et de la vérité, qui existaient aux derniers temps héroïques du Kultur Kampf, ont disparu chez les catholiques allemands. Ils ont fait place à des adorateurs de la force. "Pas de sentimentalité" s'écrie le député Brzberger, le chef actuel du parti catholique au Reichstag, où il s'est attaché à manifester, depuis quelques années, une de ces activités quelque peu brouillonnes et encombrantes, bien caractéristiques de la nouvelle mentalité allemande. Ce besoin de se répandre au dehors, de se mêler de ce qui ne vous regarde pas, en apportant à toutes ses actions un air de supériorité et de commandement, est un des symptômes de cette mégalomanie malade qui a troublé tant d'esprits en Allemagne, avant de causer tant de désastres en Europe.

Le réveil sera dur pour les catholiques d'Allemagne. Ils ont été tellement intoxiqués par les doctrines germaniques, qu'ils mettent de côté toutes idées morales qui devraient faire agir leurs consciences. Ils ne voient pas qu'ils sont, entre les mains de l'Empereur, les artisans d'une œuvre essentiellement anti-catholique. Jusque dans ces derniers temps, ils ont pu avoir pour eux les flatteries d'un pouvoir qui avait besoin d'eux. Mais s'ils sont encore capables d'un peu de réflexion, qu'ils se rappellent ce qui a suivi pour eux la guerre de 1870. Sur les champs de bataille, on faisait appel au dévouement des congrégations et des chevaliers de Malte, pour soigner les blessés. Le 22 mai 1871, un décret impérial conféra à la croix de fer à l'ordre des Jésuites d'Allemagne, pour reconnaître leur dévouement dans les ambulances, et moins d'un an après, le 15 mai 1872, on commençait au Reichstag la discussion des lois contre les Jésuites. Il est vrai que, pendant toute la campagne de France, Bismarck n'avait pas cessé de se préoccuper de la question religieuse. Le 13 septembre 1870, à l'ombre de cette belle cathédrale de Reims, que les fils de ses soldats ont si honteusement détruite, il disait au maire, M. Werlé, de qui personnellement nous tenons le propos, qu'il lui incombait une mission plus glorieuse encore, celle de se rendre maître du catholicisme — "alors, ajoutait-il, les races latines auront vécu". Et peu de jours après, il écrivait au grand duc de Bade (24 octobre 1870): "Aussitôt la guerre finie avec

la France, je marche contre l'infailibilité." Il tint parole. Le Kaiser chercha sans doute à en faire autant. Il tendra à honorer l'attitude de ce qu'il considère "comme le but suprême de sa vie, la destruction du catholicisme", ainsi qu'il l'a écrit à sa cousine, la princesse Anne de Hesse, lors de sa conversion.

On sera dans le vrai en pensant que telle était, résumée dans ses traits caractéristiques, la mentalité catholique franco-allemande, la veille de la déclaration de la guerre. Et dans cette situation, critique entre toutes, quelles allaient être, en face de la crise ouverte, le rôle de la papauté et les ressources que son autorité spirituelle pourrait offrir à l'Europe? La France, en septembre 1914, avait accueilli avec joie l'élection de Benoît XV. Il lui semblait que, sur les jours sombres de mois d'août, une lueur venait de paraître, première victoire dans ses revers. A vrai dire, le choix du conclave n'avait rien de politique; il n'était qu'une protestation contre des méthodes de gouvernement discréditées. Les Français aimaient à penser que le serviteur discret et dévoué de Léon XIII, devenu dépositaire de son pouvoir, serait l'héritier de sa politique, et ils savaient aussi que ce n'était pas vers l'archevêque de Bologne que s'élevaient les préférences germaniques. Ces souvenirs apportaient des espérances, que le premier choix du pape transforma presque en certitudes.

Deux années ont passé. On ne saurait méconnaître qu'une évolution s'est faite dans les esprits. Ils sont troublés, sinon hostiles. Dans le cœur formidable ou, froidement, l'Allemagne affirme et pratique les maximes d'une barbarie nouvelle, l'attitude du pape a surpris le monde civilisé. On aurait voulu qu'il élevât la voix. Et Rome a parlé, en effet; mais ses déclarations ont déçu l'idéalisme français et ses impatiences. Un rappel théorique aux règles de l'humanité, une plainte timide sur les violations de la justice, des prières pour la paix ont semblé insuffisantes à venger le droit et à consoler les victimes. Et Rome elle-même a déclaré, après pas mal de temps, "qu'à l'heure actuelle elle ne pouvait faire plus". Des scrupules de conscience, au sens très noble de ce mot, de remplir dans tous les pays belligérants un même ministère de charité, ont été sans doute les raisons de cette réserve. Elles ne sont pas les seules. Il y en a d'autres, d'un ordre différent, qu'il y a lieu de brièvement analyser. Qu'au début du pontificat de Benoît XV, l'état des choses eût permis à la papauté un jugement sur l'Allemagne, qui eût été une condamnation, elle ne le croyait pas. Elle avait le sentiment qu'une rupture la désarmerait pour l'avenir, sans profit immédiat pour la cause qu'elle eût souhaité défendre. De cette impuissance, le Pape lui-même a fait l'aveu. Ces conditions défavorables tenaient d'abord à la situation du catholicisme et plus spécialement à celle du catholicisme italien. Situation difficile que Benoît XV n'avait pas faite, qui s'était créée avant lui, qui s'est dressée devant lui, tant avait été vigoureuse l'impulsion donnée pendant dix ans, à l'esprit du catholicisme par son prédécesseur Pie X—Léon XIII, lui, avait rêvé de conquérir le siècle. Pie X ne songea qu'à défendre le dogme. Le Pontificat devint ainsi une régression, dont le conflit avec la France ne fut guère qu'un épisode. En réalité, les directions de Léon XIII étaient abandonnées et combattues; dans l'ordre social, les réformes démocratiques; dans l'ordre intellectuel, le goût de la science et la liberté de la recherche. Ces théories furent remplacées, sous Pie X, par une concentration vigoureuse, tendant à l'excès le nerf de la discipline et le ressort de l'autorité. Tel était le résultat d'une orientation qui était elle-même un changement autrement profond que la rupture d'un concordat. Ce que nous pouvons dire, c'est que la France ne fut pas seule atteinte; l'Italie en fut atteinte. Et ce que nous savons aussi, c'est que cette politique religieuse eut son contre-coup sur la politique proprement dite. Certaines idées s'envenimèrent toujours avec certains partis. En général, tout ce qui, dans le catholicisme restait fidèle à l'esprit de liberté, de réformes, de progrès social, continuait à regarder vers la France. Tout ce qui, au contraire, exaltait le retour à un système de compression se tourna vers l'Allemagne, comme vers le seul maître capable d'imposer l'ordre, et, avec l'ordre, l'organisation. On ne saurait s'étonner que, dans ce mouvement vers l'Allemagne, la curie romaine ait été entraînée à son tour, et que, dès lors, le Saint-Père se soit senti tenu de ménager cette force des sympathies allemandes qu'il a trouvées dans le catholicisme italien, ainsi, du reste, que dans son propre entourage. Entre la papauté et la France, la dénonciation du Concordat n'avait pas seulement institué l'état de guerre. Les procédés français avaient créé la distance des rangues, et c'est de ces fautes que l'Allemagne sut profiter.

Il semble inadmissible, en principe, presque paradoxal, que tandis que, depuis deux ans, les événements ont marché, en prenant aujourd'hui un tournure nettement contraire à l'entente austro-allemande, et que l'esprit des masses s'est visiblement modifié, l'ambiance du Vatican soit demeurée la même. Et pourtant c'est un

fait à constater, quand on se reporte à la plus récente manifestation de Benoît XV, intervenue à l'occasion de la réception, il y a trois semaines, des jeunes gens de toutes les paroisses de Rome. Le point de vue pontifical reste tel qu'on l'a connu depuis deux ans: gémir, prier, ne pas juger. Le souverain pontife est neutre. La neutralité, en toute guerre, et plus encore dans une guerre qui met aux prises une douzaine de belligérants, est une question d'intérêt. Les gouvernements qui en invoquent les droits et qui en remplissent les devoirs lui demandent une garantie légitime et personnelle, rien de plus, rien de moins. Cette garantie tend à assurer l'inviolabilité de leurs frontières, la sécurité de leurs nationaux, la liberté de leurs transactions commerciales, sous réserve des exceptions qui constituent de la contrebande de guerre. D'où la gêne que l'on ressent en entendant le pape, souverain spirituel, parler, à peu de choses près, du même ton que le président Wilson. On ne conçoit pas, à quelque opinion religieuse ou philosophique qu'on se rattache, que le successeur de Saint-Pierre parle le langage de neutralité utilitaire qui est, par nécessité, celui des gouvernements temporaires. Sans doute le Vatican, comme tout organisme humain, vit sur son passé. Il n'a pas renoncé, au moins en droit, à ses revendications territoriales, auxquelles il a même fait, dans le dernier consistoire qu'il a tenu, une transparente allusion. Et peut-être penserait-il s'affaiblir en ne se comportant pas comme une puissance neutre ordinaire. Sa puissance pourtant est d'une essence particulière et c'est une question de savoir si ce que le pape juge habile n'est pas, au contraire, la pire des fautes. Les peuples s'inquiètent de son silence. Comment Rome ne compte-t-elle pas ces regards qui l'interrogent: les victimes, toutes ces épouvantes, ces souffrances, ces croix que l'Allemagne a semées sur sa route, et, à leur tour, les témoins croyants ou incrédules qui, de tous côtés, se dressent en accusateurs? Il n'existe pas un plus bel hommage rendu à un pouvoir que cette attente des âmes. L'autorité du pape sur des millions de croyants est une autorité morale. N'en ébranle-t-il pas la base, quand, dans une lutte où le bien et le mal s'opposent en un contraste saisissant, il se refuse à "dire le droit", et enveloppe dans la même tristesse réprobative les "dévastations" dont il néglige de fixer l'origine? On connaît la défense: il y a des catholiques allemands et des catholiques autrichiens, et le pape, père commun des fidèles, ne peut pas prendre parti. Cet argument est grave pour la papauté par la situation où elle la place, — à la suite et non à la tête de l'Eglise universelle. Cet argument, faillites, c'est celui de tous les gouvernements qui cherchent des majorités. Ne pas se prononcer, ne pas se compromettre, ne pas s'affirmer. Est-ce par cette attitude que le souverain pontife pense affermir le crédit de l'institution séculière qu'il représente? Sa politique de neutralité n'eût pas été celle de Pie X, ni celle de Léon XIII. La conscience de l'un, le génie de l'autre auraient discerné qu'une grande puissance morale ne vit que de force morale. Le pape actuel, nourri dans les habiletés du service diplomatique, semble dépassé et dominé par la masse des événements. Ni le martyre de la Belgique, ni les femmes et les enfants noyés du "Lusitania", ni l'assassinat de miss Carvell, ni les déportations de Lille ne l'ont déterminé à prendre parti. De bonne foi, sans nul doute, il pense servir l'intérêt de la papauté en lui réservant, par une neutralité de façade, accès dans les deux camps. Mais quand la guerre sera finie et que l'Europe sanglante comptera ses ruines, il n'y aura plus place pour la neutralité, et ce par quoi le Saint-Père se flatte de garder un rôle sera précisément ce qui lui interdira d'en jouer un.

l'internationalisme catholique vis-à-vis ainsi, par sa faute, d'être, à l'instar des autres nationalismes, celui du travail et celui du capital, le vaincu de la guerre. Les peuples ont trop senti, depuis deux ans, qu'aux mains de l'Allemagne, l'idéal de fraternité universelle n'avait été qu'un instrument de fourberie politique. Une dure école les a rendus défiant. Il y aura des socialistes après la guerre; mais on peut compter que ce seront des socialistes nationaux. Ils voient aujourd'hui l'autorité morale du pape reculer devant le verdict, qui est la justification de sa mission, refuser de se prononcer contre l'agresseur et la victime, user de la neutralité dans son sens le plus médiocre, favoriser ainsi les crimes allemands. Il y aura des catholiques après la guerre, qui continueront à considérer le pape comme le chef spirituel de l'Eglise romaine; mais le moment est venu, pour Benoît XV, de se demander si, par sa politique présente, il ne prépare pas l'avènement des Eglises nationales. Il ne saurait être question de schisme. Après comme avant la guerre, les catholiques français et belges demeureront attachés à l'Eglise apostolique et romaine. Mais, qui ne voit le tort qu'on fait à leur propre cause, les prélats allemands, en repoussant la proposition d'enquête des prélats français et belges, sur les atrocités allemandes? Cette attitude des prélats allemands semble, qu'on le veuille ou non, dériver de la condition particulière qui leur est créée par le serment d'allégeance qu'ils

présent, au moment de leur investiture entre les mains du Kaiser. Leur refus de concourir à une enquête donne ainsi la tentation de les assimiler à des fonctionnaires prussiens et, par suite, de suspecter leur indépendance. Après la guerre, les prélats français, qui ont, de leur mission, une idée plus haute, et de la morale de leurs ouailles un sentiment plus élevé, chercheront, sans doute à se distinguer des prélats allemands et à désolidariser leurs fidèles du troupeau des catholiques allemands. Peut-être trouveront-ils le principe de cette ressource dans une adaptation, adéquate aux nouvelles idées du jour des associations culturelles établies par la législation française de 1906. Fanatique du dogme, le pape Pie X avait condamné cette institution; mais ce fut contre l'avis unanime des archevêques et des évêques français. Cette idée ne saurait manquer d'être reprise après la guerre, avec les modifications et les développements dont les circonstances auront démontré la nécessité et l'opportunité.

P. H. ERMONT.

REFLEXIONS D'UN PARISIEN Suite de la 2me page.

voyé un aéroplane à Berlin, (preuve qu'on pouvait atteindre cette capitale) mais croyez-vous que l'aviateur a jeté des flèches incendiaires sur la population? pas le moins du monde: il s'est contenté de laisser tomber des proclamations rédigées en allemand (quelques courtoisies) invitant les habitants à être bien sages. Je ne serais pas étonné qu'on leur eût promis des sucres d'orge ou des bananes...

C'est comme pour les soldats prisonniers. Il résulte d'un rapport de l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin que dans le camp de Ruhleben les prisonniers français sont entassés et enfermés comme des troupeaux: six dans chaque stalle d'écurie, dans chacun des greniers les couchettes se touchent; la lumière est si faible que les yeux des hommes auront des lésions sérieuses, s'ils ne perdent pas complètement la vue.

Nos compatriotes sont mal nourris et maltraités; on les emploie à des travaux agricoles, contrairement aux conventions internationales et toutes nos protestations sont vaines. Mais le comble c'est que lorsque nous avons émis l'idée d'agir de même vis-à-vis des prisonniers allemands si dorlotés chez nous, la Croix-Rouge a manifesté de la répugnance à de telles représailles. Pour un peu, je l'ai déjà écrit ici-même, nous passerions pour des barbares!

Voilà où nous conduisent nos sentiments chevaleresques! Véritablement, cela devient bête!

Si nous ne devons pas user de représailles, si nous ne voulons pas nous attirer les reproches des neutres, ni nous ne pouvons faire travailler les prisonniers allemands, je ne vois qu'un moyen d'utiliser leurs facultés sans trop les fatiguer: c'est de leur faire achever le Dictionnaire de l'Académie.

E. VIENNOT.

UN ESPRIT CLAIR APPELLE LE SUCCÈS

Vous ne pouvez réussir dans votre travail, soit au bureau, soit à la manufacture, la ferme ou à domicile, quand vos idées sont embrouillées, votre cerveau engourdi, votre corps fatigué.

Manalin est leprophylactique

Manalin est un laxatif idéal, qui agit doucement sur le foie, a débarrasse des intestins, et vous débarrasse des débris du système digestif. Il aide les fonctions digestives, élève la fermentation dans les intestins, facilite le renouvellement du sang, et donne au corps une quantité de sang pur et sain qui les ravive et les fortifie.

On peut se procurer Manalin soit liquide, soit en forme de pastilles sucrées. C'est inoffensif pour tout le monde, agréable au goût, et aucun résultat désagréable ou offensif. Plusieurs cas de constipation ont été guéris par son usage d'après l'ordonnance.

Liquide, 35c et \$1.00. — Pastilles, 10c et 25c.

THE PERUNA COMPANY, COLUMBUS, OHIO.

PRÉPAREZ-VOUS

Il est presque temps de planter l'avoine "Rust Proof" et le Trèfle, et les variétés de Graines de Trèfles.

Demandez nos prix pour les graines d'oignons, Bermuda et Graines rouges; pour radis potirons, choux-fleurs, giments, concombres, choux, pois, échalotes, betteraves, laitues, navets, pommes de terre, tous genres de grains, trèfles, tels que rouges, alfalfa, rudas, cramoisis, blanc, et doux. Aussi, orge des braves, avoine, et toutes les variétés de graines des champs. Venez, graines de la marque "Crescent City."

OFFRE GRATUITE DE GRAINES DE FLEURS

Avec chaque commande d'un dollar ou davantage nous enverrons, gratis, quatre paquets de graines de fleurs assorties — de notre choix.

Etant autorisée par la "National Farm & Live Stock Show", nous remettons à tout demandeur, une circulaire contenant la liste de prix offerts pour le meilleur étalage de pommes de terre plantées en automne dans un jardin.

\$1.00 SPÉCIAL \$1.00

Pour la somme d'un dollar nous vous enverrons 25 paquets de graines, telles variétés que vous choisirez, dont 19 paquets seront des graines de légumes, et six paquets de pois et de fèves.

Pour la somme de 25 cents nous vous enverrons neuf paquets de graines de navets, à votre choix, de notre catalogue.

J. STECKLER Seed Co., Ltd.

"LE PLUS GRAND MAGASIN DE GRAINES DU SUD"

Fondé en 1885

612-614 RUE GRAVIER

Boîte de Poste No. 170

NOUVELLE-ORLEANS, L.N.

NOTRE CATALOGUE DE L'AUTOMNE LIVRE SUR DEMANDE.

BRISCOE

L'Auto la plus populaire du pays

Les dames se réjouissent à piloter la "Briscoe-Eight"

Il y a de la satisfaction à posséder une auto, qui en apparence, produit l'effet d'une toilette de Paris, parmi des robes ordinaires. L'auto possède une force motrice puissante, qui fonctionne à la pression du doigt, et peut être contrôlée avec beaucoup de facilité. Dans un embarras de trafic de rue, vous pouvez ralentir sa marche avec aisance, et en un instant vous diriger hors de la foule des véhicules dès qu'une ouverture se présente. Naturellement vous aurez à changer la roue d'engrenage, vous avez sous votre contrôle la marche de la voiture sans avoir à faire aucun changement. Des centaines de dames préfèrent la Briscoe-Eight, parce que c'est une voiture qui offre tout l'agrément possible, est facile à diriger, et dont le style enchanteur, si désiré, les fascine.

De Luxe Eight-38

Bien équipée et avec toutes les commodités

\$985

Une course d'essai vous convaincra. Téléphonnez maintenant, et nous vous enverrons l'auto pour examen.

LOUISIANA MOTOR COMPANY, INC.

621 rue St. Charles Phone Main 4263